

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
Au Collège de Saint-Maurice

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68b, p. 39-43

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Au Collège de Saint-Maurice

Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc

Vouloir représenter le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc était doublement un pari. En effet, l'œuvre est si abondante qu'elle nécessite des coupures pour qu'elle puisse être mise en scène. En plus, parce qu'elle doit représenter visuellement un paysage intérieur, la pièce réclame de très grands acteurs.

Une alternative se présentait pour le metteur en scène : ne retenir que des extraits ou émonder le texte. La première solution ne transmettait pas toute la pensée de Péguy, tandis que la deuxième diminuait sensiblement la charge poétique de cette pensée.

Robert Marcy et Denise Bosc ont opté pour la deuxième solution. Les acteurs par leurs corps, leurs gestes, leurs voix exprimaient poétiquement la pensée de Péguy et leur talent compensait ce que l'émondage du texte avait éliminé. Ils ont, en général, bien servi Péguy : Jeannette avait ce dépouillement nécessaire au personnage, la simplicité et la douleur d'une bergère, la fermeté et l'inquiétude d'une enfant appelée à la sainteté ; Hauviette, bien que son apparition ait été trop brève, évoluait avec aisance et spontanéité. Elle a vraiment réussi à communiquer cette joie d'une vie abandonnée en toute confiance à Dieu. Chez Madame Gervaise, en revanche, le métier transparaisait un peu trop aux dépens du naturel : son jeu était d'une intensité constante et contenue.

Le décor était heureusement sobre et restreint. Aucun détail ne distrayait l'œil, les acteurs parlaient directement à l'intérieur de nous-mêmes qui prenions une part active au dialogue et à l'intimité des personnes présentes sur scène. Tous ces aspects conféraient ainsi à la pièce son unité, unité soulignée de façon entièrement adroite par le chassé-croisé des projecteurs. Ceux-ci reflétaient les sentiments et transposaient visuellement les états d'âmes.

Somme toute, ce spectacle du 24 février, bien que certains lui reprochent de n'être plus conforme à l'auteur, de n'être plus du Péguy, renfermait en soi une valeur artistique indéniable : il justifiait pour le moins les applaudissements qui ont suivi...

Les Animaux du Kenya

A l'enseigne de « Connaissance du Monde », le cinéaste Freddy Boller a présenté le 1^{er} mars aux jeunes élèves des classes du Collège un merveilleux documentaire sur les animaux du Kenya.

Le film comportait deux aspects bien distincts : l'un relevant la longue et minutieuse préparation de cette extraordinaire aventure, et l'autre soulignant les impondérables et le courage pour mener à terme une telle expédition.

Sept cent cinquante jours ont été employés à rassembler environ une tonne de matériel nécessaire au tournage du film et surtout à la vie dans ces immenses étendues austères du Kenya. Au cours d'une première étape, l'équipe composée de Freddy Boller, Victor Bronders, cameraman, et Gaston Reinle, coéquipier, s'est rendue de Mombasa à Malindi, le long de l'Océan Indien. La rencontre avec les chasseurs de serpents fut suivie de la pénétration dans la région de la rivière Galana. En explorant les plaines d'Amboselli, des scènes étonnantes sur une tribu de lions furent filmées à moins de cinq mètres. L'expédition s'est ensuite prolongée près des contreforts du Mont Kilimandjaro, puis près du lac de Naivasha.

De longues heures d'attente ont permis à Freddy Boller, cinéaste de premier plan doublé d'un amoureux de la nature, de surprendre lions, rhinocéros, éléphants, guépards, girafes, zèbres, gazelles, autruches, etc. Jamais ces animaux ne furent pourchassés ; ils habitaient là, paisiblement, comme si aucune vie humaine n'existait autour d'eux.

Ce safari-photo nous a valu quelques instants d'un rare enchantement et, plutôt que de rêver sur des prospectus, il nous laisse un souvenir inoubliable.

André Malraux : « L'Espoir »

L'après-midi du lundi 17 avril était consacré à la projection, pour les classes supérieures du Collège, du film de Malraux : « L'Espoir ».

L'intérêt de cette séance se trouvait accru par la présence de Louis Page, qui participa comme directeur de la photographie à la réalisation de « L'Espoir ». Louis Page sut nous résumer avec réalisme l'aventure du tournage, rendu extrêmement difficile et dangereux par les circonstances.

La guerre civile ensanglantait alors l'Espagne et il fallut des prouesses d'ingéniosité technique et d'invention pour que le film voie le jour. Le scénario prévu n'est d'ailleurs par entièrement exécuté. « L'Espoir » se présente donc comme un épisode héroïque, exaltant le courage et la solidarité des hommes. Il s'agit plus d'un poème que d'un documentaire ou d'un pamphlet politique, Malraux ayant présenté « l'ennemi » avec beaucoup d'équité et de discrétion.

Si le film était sorti à son heure, son originalité dans la technique du récit aurait été plus facile à reconnaître qu'aujourd'hui. Il restera cependant de cette projection quelques images d'une poésie intense, telles la fourmi sur le collimateur ou les longues files humaines descendant les pentes de la Sierra.

Haïti et les îles de la mer des Caraïbes

Le mercredi 26 avril 1972, à l'enseigne de Connaissance du Monde, le journaliste et conférencier Jean Raspail nous a pilotés avec sa caméra et son équipe à travers quelques coins critiques du globe : Haïti et les îles de la mer des Caraïbes.

Tout a commencé par l'histoire merveilleusement imagée de ce pays qui forme le tiers de l'île de Saint-Domingue : Haïti. Cette lointaine terre tropicale où les indigènes parlent encore le français est une république créole tombée sous la coupe des Duvalier. Esclaves de naissance, les Haïtiens le sont demeurés. En effet, aucun soulèvement n'est possible, car les sinistres « tontons-macoutes » promènent leur vigilance, et leurs fusils font régner la loi... Haïti qui conserve encore tous les vestiges de son oppression se meurt lentement, épuisant ses ressources naturelles par manque d'enseignement et surtout par des éléments naturels, souvent déchaînés. La population pratique une vieille religion issue des mythes de la forêt et des sources : le « vaudou ». Elle possède aussi son pèlerinage et ses bains dans les chutes jaillissantes, vives et fraîches du Saut-de-l'Eau.

De Haïti, Jean Raspail nous a conduits à la Barbade. A Anguilla, île sous la domination anglaise. Celle-ci eut son heure de célébrité quand, voici quelques années, un hurluberlu y proclama l'« indépendance ». Il n'en fallut pas davantage pour voir aussitôt tomber du ciel un régiment de parachutistes britanniques qui occupa l'île. Finie l'indépendance, et de nouveau, fusils, avions, canons, militaires, etc.... tout l'éventail de la liberté... des autres bien entendu.

De la Barbade, on passe à l'île de la Tortue, à Inagua. Là, c'est un sol plat, uniquement recouvert de sel. On dirait, note Jean Raspail, une Sibérie caraïbe, tant l'horizon est blanc comme neige...

Et le voyage s'acheva par le décor inoubliable des Bahamas, l'île surprise où chaque semaine les paquebots américains déversent des milliers de touristes de tous âges. Ils font du lèche-vitrine, écoutent la musique militaire et repartent comme ils étaient venus, heureux d'avoir foulé deux ou trois heures les allées de cocotiers au bord de la mer.

Grâce à son sens de l'humour et à ses images en coup de poing, Jean Raspail a su nous enchanter pendant quelques heures.

Journée Agel de cinéma

(5 mai 1972)

En collaboration avec le ciné-club qui, la veille, avait projeté *A bout de souffle*, nous avons réservé cette journée à une étude plus approfondie de **Jean-Luc Godard** qui exerce une réelle fascination sur beaucoup de jeunes. (Voir aussi le No 2/1972 des « ECHOS », page 107, *Le cas Godard*.)

Au programme, deux films : **Le Mépris** et **Pierrot le Fou**.

Le scénario de *Le Mépris* est tiré d'un roman d'Alberto Moravia. Paul Javal (Michel Piccoli), auteur de romans policiers, cherche à remanier le scénario d'un film sur *L'Odyssée* que tourne Fritz Lang lui-même. Le producteur, Jérémie Prokosch (Jack Palance), toujours suivi de son inséparable secrétaire et interprète Francesca, fait ouvertement la cour à Camille Javal (Brigitte Bardot), sans réaction apparente de Paul, lequel paraît même étrangement résigné. Camille se conduit dès lors d'une façon bizarre jusqu'à ce que, enfin, elle avoue qu'elle méprise son mari. Celui-ci cherche vainement à se justifier.

Pour les besoins du film en cours de tournage (*L'Odyssée*), toute l'équipe se rend à Capri où Camille cède ostensiblement à son amoureux. Les deux quittent brusquement l'île en voiture et se tuent dans une collision avec un poids lourd.

Fritz Lang termine son film. Paul reste seul, désespéré.

A tort ou à raison, on a écrit que le deuxième film, *Pierrot le Fou* (tiré d'un roman de Lionel White, paru dans la Série Noire), pourrait être résumé par cette phrase d'Abel Gance : « Eprouver toute la vie du rêve et tout le rêve de la vie. » Deux acteurs merveilleux : Jean-Paul Belmondo et Anna Karina, Pierrot et Marianne. Comment raconter un tel film, qui est une suite invraisemblable de rebondissements ? Découverte d'un cadavre dans un appartement, au milieu de fusils mitrailleurs ; course-poursuite en voiture à travers la France, avec attaque de pompistes pour faire le plein d'essence ; accident simulé et incendie de la voiture pour dépister la police ; fuite à travers les champs, et nouveau vol d'une « Ford-Galaxie » ; vie « à la Robinson Crusoé » sur une île déserte ; arrivée de bandits qui torturent Pierrot ; rencontre de Fred, le prétendu frère (l'amant ?) de Marianne qui s'enfuit avec lui ; meurtre des deux par Pierrot, déçu d'avoir été trompé... et finalement suicide à la dynamite, face à la mer. Un peu de fumée dans le ciel. C'est tout.

Ce film traduit une soif terrible de liberté, une véritable « fureur de vivre », instinctive et primaire, une recherche infructueuse et désespérée de bonheur, d'équilibre, de stabilité.

Devant l'échec permanent, l'ennui s'installe peu à peu, une impression de vide, aussi, d'inconsistance et de dégoût.

Je revois Marianne marchant le long du rivage et disant : « Qu'est-ce que j'peux faire ?... J'sais pas quoi faire !... Qu'est-ce que j'peux faire ?... J'sais pas quoi faire ! » *La Nausée* de Sartre n'est pas loin. On **existe**, on ne **vit** pas. Godard avoue lui-même : « ... Des personnages qui ne sont situés ni psychologiquement, ni moralement, et encore moins sociologiquement. **Tout se passe au niveau de l'animal.** »

Décidément, les adversaires de Godard ont beau jeu !

Il restera tout de même pour moi le souvenir de plusieurs séquences admirables de couleur, de grâce et de mouvement (la danse dans la forêt, notamment, et la vie de bohème dans l'île, avec le perroquet et le petit fennec).

On eût aimé pourtant que nos deux personnages, une seule fois au moins, lèvent les yeux plus haut que la ligne d'horizon et laissent entrevoir une lueur, même fugitive, de ce que Chesterton appelait « ces vertus chrétiennes devenues folles ».